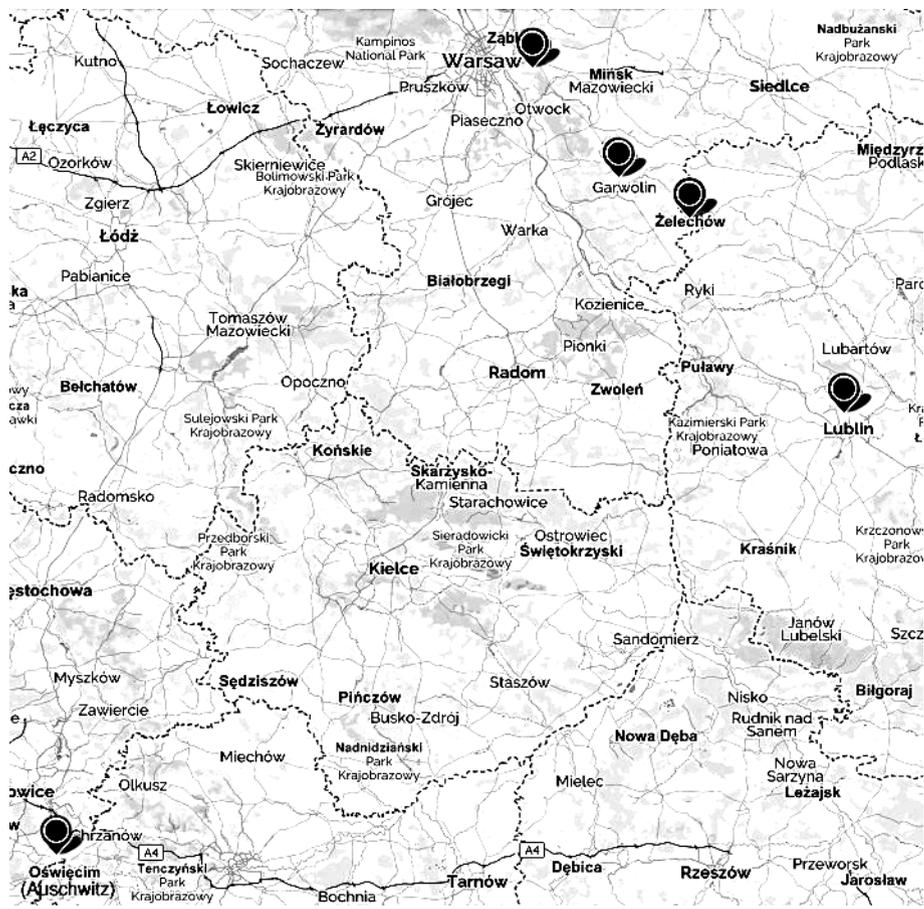


Évelyne Dress

Les chemins
de Garwolin

Roman

Éditions Glyphe



I

LA CHALEUR ÉTAIT ÉPROUVANTE. Mais je ne risquais pas de lâcher le guidon pour m'éponger le front, des voitures déglinguées filaient à toute allure sur la route défoncée. Quelle idée de parcourir la Pologne à bicyclette ! Pas de panique. On ne roule pas avec ses jambes, mais avec sa tête. Je n'avais pas besoin d'être sportive, j'étais motivée, ça suffisait.

Parce que j'avais voulu croire que mon père serait toujours à mes côtés, je ne l'avais jamais questionné sur sa vie. Maintenant qu'il m'avait quittée, je m'apercevais que je ne savais presque rien de lui, à part qu'il était né à Garwolin, district de Lublin, à une soixantaine de kilomètres de Varsovie.

À la rédaction du journal, tout le monde m'avait prévenue : « Si tu veux retrouver ta parenté, tu ferais mieux de demander de l'aide à un généalogiste. » Je l'avais fait. Je m'étais adressée à l'un des plus réputés de la capitale, mais la mairie de Garwolin lui ayant répondu qu'elle n'avait trouvé aucune trace de la famille Gutmanster dans

son district, il avait renoncé. Son manque de combativité m'avait forcée à partir moi-même à l'assaut de ma généalogie et, du même coup, à abandonner mon poste, avec le risque qu'un autre s'en empare. La télévision est un milieu impitoyable.

Même si le trafic était dense, même si le temps était maussade, même si les villes portaient des noms qui semblaient avoir été tapés au hasard sur un clavier «Azerty», j'étais sur la terre de mes ancêtres paternels et, à cette heure, c'était le plus important.

La route commença à monter en lacets. Je me mis en danseuse et, poussant des petits cris pour me motiver, j'enfonçai de tout mon poids les pédales de mon vélo. Il n'existe pas de plus grand salut pour adoucir la tristesse que d'empoigner sa vie à bras le guidon et de l'épuiser à coups de pédales.

La traversée d'un tunnel me persuada que j'avais eu tort de choisir ce *Kronan* rouge pour son style rétro – un ancien modèle de l'armée suédoise qui ne pesait pas moins de vingt-trois kilos – un tank! Même à vélo, on a besoin d'éclairage. À chaque voiture qui me dépassait, je me plaquais contre la paroi, puis, je roulais quelques mètres en profitant de ses phares et je récidivais avec la suivante. La sortie déboucha en haut d'une côte.

Je distinguai à peine le dénivelé, le brouillard avait gommé le paysage. Je décidai de m'enfoncer doucement dans la nappe de coton. Je devais rester attentive à la route, le moindre écart risquait de m'envoyer rejoindre mes ancêtres plus tôt que prévu.

En bas, je m'aperçus que je n'avais rencontré aucune pancarte. Avais-je raté la bifurcation vers le village paternel? La brume se dissipait, je mis pied à terre.

Plantée sur le bord du chemin qui conduisait à un château, sorte de forteresse impressionnante avec ses tours et ses remparts, une petite borne en pierre indiquait « *Garwolin* : 10 km ». Une poussée d'adrénaline me remit en selle et, aidée par un vent arrière providentiel, je me propulsai dans un dernier « coup de cul ».

À peine étais-je arrivée dans la ville de mes aïeux que des torrents d'eau froide se déversèrent sur mes épaules nues. J'aime me mesurer aux éléments. J'offris mon visage à la pluie. Le tonnerre grondait, le vent fouettait les arbres. C'était un moment intense. Au loin, la première enseigne lumineuse de la rue principale indiquait un « café-tabac-librairie-épicerie-restaurant », le Wilga. Je fonçai.

La salle immense et bruyante portait les stigmates de la domination soviétique. Plafonds hauts, lumière blafarde, décor sale et cassé. Il aurait fallu faire brûler plusieurs stères de bois pour réchauffer l'atmosphère. J'ai juste eu envie de repartir. Une jeune blonde au sourire angélique ne m'en laissa pas le temps. Indifférente à mes états d'âme, elle m'entraîna près d'une fenêtre à petits carreaux et sans attendre me tendit la carte.

Par gestes, j'expliquai que je ne comprenais pas le polonais.

Du doigt, elle me désigna le menu que je me mis à étudier.

Depuis que j'avais eu le courage de quitter la maison familiale, j'avais couvert plus d'une douzaine de conflits, parcouru le monde pour me mettre en danger et éprouver le sentiment d'être libre, pour repousser mes limites, pourtant, il fallait se rendre à l'évidence, je n'en avais pas encore terminé avec mon adolescence. Trempée et ratatinée sur ma chaise, à me noyer de détresse dans un verre de vodka, j'aurais voulu parler à mon père, lui dire combien il me manquait et pleurer dans son cou. Seule ma voix intérieure me répondait : « *Non, non, non* ». Si j'avais dû l'écouter, celle-là, chaque fois qu'elle s'était exprimée, je n'aurais rien fait de toute ma vie ; elle disait « *non* » à tout ce que j'entreprenais, « *non* » à tout ce qui me faisait plaisir. Elle ne me disait jamais « *oui* ».

Autour de moi, les hommes, jeunes et vieux, semblaient sortis du même moule : yeux bleus, nez proéminent, bouche pulpeuse, mâchoire volontaire. Les femmes avaient des joues rondes et rouges, serrées dans un fichu bigarré, et l'ombre d'un fin duvet sous le nez. Je leur reconnaissais un air de ma famille paternelle. Si mon voisin de table n'avait pas porté une soutane, je l'aurais pris pour un Juif.

Les plats qui arrivèrent renforcèrent cette sensation inattendue de lien de parenté. Je retrouvai dans mon assiette toutes les saveurs de mon enfance : les foies de volaille hachés sautés aux oignons, accompagnés d'œufs mimosa que ma grand-mère, ma Bobé, appelait en yiddish : *gebaktè leiber mit tsibaléss*. Encore tièdes, ils avaient été faits à la minute, comme à la maison. La serveuse apporta

des *latkess*¹. Chez nous, on en mangeait chaque dimanche et c'est moi qui les cuisinais pour le bonheur de mon père. Ces *latkess* accompagnaient un *klops*. La spécialité de Bobé, le *klops*: de la viande hachée, bien malaxée à la main avec du pain mouillé, des oignons, des œufs, du sel et du poivre, qu'elle faisait cuire au four. Je goûtai celui-ci avec une certaine appréhension. Pas mal. Mais il lui manquait quelque chose. Du sel? Du poivre? Quoi donc? La serveuse apporta un bocal de cornichons qu'elle posa devant moi en le faisant claquer sur la table. Une jubilation m'envahit. Mais, bon sang, mais c'est bien sûr! Petite, je me délectais de croquer en même temps une tartine de chocolat et un cornichon. Ça dégoûtait toutes mes camarades. Moi, je traversais fièrement la cour de récréation, absolument indifférente à leurs moqueries. Mon goût pour les cornichons était mon «*appellation d'origine contrôlée!*»

Emportée par cette évocation, je plongeai les doigts dans le bocal. Je mangeai avec gourmandise un cornichon, puis, un deuxième, un troisième, et sans honte, je les avalai jusqu'au dernier.

La serveuse comprit qu'elle pouvait apporter le *Keiss Kuchen*, un gâteau au fromage blanc très compact, qui tombe directement comme du plâtre sur l'estomac, mais auquel je n'ai jamais su résister. Les Anglais l'appellent *cheese-cake*, c'est très bon aussi, mais un peu trop léger à mon goût.

J'avais si bien célébré le retour à mes racines que je n'avais qu'une envie : dormir. Avec moult gestes et

1. Galettes de pommes de terre.

quelques mots empruntés à mon dictionnaire français-polonais, je demandai à la jeune blonde de m'indiquer un hôtel pour la nuit. Son menton pointé vers le haut signifia clairement qu'elle me proposait une chambre à l'étage. Je n'aurai donc pas à changer d'établissement. Je la suivis sans hésiter dans une suite de couloirs sombres.

La chambre sentait le renfermé. Dans un coin, une table bancale s'appuyait contre un petit lit collé au mur. Tout était dans l'ordre des choses; j'étais dans mon élément et ce n'était pas ce misérable petit cafard d'Europe de l'Est, zigzaguant affolé sur le papier peint déchiré, qui me dissuaderait d'aller au bout de ma quête. En attendant, je m'écroulai sur le lit, ivre de sommeil.

Le lendemain, je descendis de bonne heure pour prendre le petit-déjeuner.

À part quelques hommes qui carbureraient déjà à la vodka, droits comme des « i » devant le comptoir, le restaurant était désert. Je repris ma place de la veille, près de la fenêtre à petits carreaux. J'aime les habitudes, les rituels. Tant que je séjournerai dans cet endroit, je m'assiérai près de cette fenêtre.

Sur la table voisine se tenaient au garde-à-vous deux menus. Je les consultai par curiosité. Ils étaient différents: l'un, une cuisine régionale à base de *pierogi* farcis à la viande, au chou ou au fromage; l'autre, une liste de plats yiddish, marqués d'une Étoile de David. La serveuse m'avait donc repérée et elle avait choisi d'autorité de me servir les spécialités juives de la maison. Sa perspicacité

m'étonna. On me prend souvent pour une Italienne ou une Grecque, jamais pour une Juive. Du reste, je ne corresponds pas aux critères décrits par Sartre : « *Nez courbe, oreilles décollées, lèvres épaisses.* » Sauf... les pieds plats ! La serveuse s'était-elle aperçue que je souffrais d'un effondrement de la voûte plantaire ?

D'un pas énergique, elle vint me rejoindre. Je planquai mes pieds sous la table et tentai de lui expliquer que je voulais garder la chambre pour la semaine. Elle eut beau cracher une flopée de « *szc* », de « *wys* » et de « *ska* », je ne la compris pas. Heureusement, une sorte de complicité féminine nous vint en aide. Je crus saisir qu'elle s'appelait Bibiana. De mon côté, je fis tous mes efforts pour lui confier mes projets : interroger l'administration locale et les autochtones. À force de mimiques, elle sembla comprendre le sens de ma présence ici, et aussi mes interrogations à propos du château que j'avais aperçu la veille à l'entrée de la ville.

– Le château ? s'exclama-t-elle, étonnée, en posant le doigt sur le croquis que je venais d'en faire sur le coin d'une serviette. « Boum ! »

Je compris à ses onomatopées explosives, signes et gestes, qu'il avait dû être bombardé pendant la guerre et qu'il n'en restait rien.